Document généré le 12 oct. 2024 05:45

XYZ. La revue de la nouvelle

Ma première et ma dernière nuits avec Alice

Robert Dôle

Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3414ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dôle, R. (2004). Ma première et ma dernière nuits avec Alice. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 24–26.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ma première et ma dernière nuits avec Alice

Robert Dôle

Je fis la connaissance d'Alice au cours de l'été de 1967. C'était un beau soir du mois d'août et Harvard Square était plein de hippies, tous plus beaux et plus fous les uns que les autres. J'attendais mon ami Nat, rejeton d'une vieille famille richissime de la Nouvelle-Angleterre, qui travaillait comme serveur de crème glacée dans un petit boui-boui. Je supposais que cette activité avait été recommandée par son psychiatre, car je ne voyais aucune considération pécuniaire qui eût pu motiver cette besogne. Nat sortait d'un hôpital psychiatrique après avoir essayé de déclencher une révolution communiste à Boston. Il avait gagné ainsi la nouvelle étiquette de maniacodépressif, ce qui ajoutait de la couleur à son identité d'étudiant de Harvard, l'université de sa famille depuis trois cents ans. J'avais envie de lui montrer mon nouvel appartement que je partageais avec une cohue mixte d'étudiants de Harvard et de hippies extraordinaires.

« Bob, c'est Alice là-bas », fit-il. Je m'avançai vers une charmante jeune femme souriante d'environ vingt ans. J'entamai une conversation avec elle et découvris qu'elle et Nat s'étaient connus à l'hôpital psychiatrique qui portait le nom officiel de Massachusetts Mental Health Center, mais que ses patients appelaient simplement le Mass Mental.

« Et maintenant, je fais un stage comme infirmière psychiatrique dans un autre hôpital psychiatrique, le McLean Hospital », me confia Alice avec un mélange de fierté et d'ironie. J'étais ébloui par les progrès qu'elle avait dû faire pour passer du statut de patiente à celui d'infirmière la même année.

Nat termina son travail et nous rentrâmes à mon nouvel appartement qui se trouvait dans un bidonville tout près de l'université et dont la majorité des habitants était de race africaine. J'offris à Nat et à Alice de la bière et de la marijuana et nous mangeâmes une pizza. J'étais certain que les deux formaient un couple idéal et que leur amour avait été béni par les anges.

Le lendemain soir, quelqu'un frappa à ma porte. Alice surgit devant moi, seule, une bouteille de vodka dans une main et un sachet de marijuana dans l'autre. Je l'invitai à entrer et nous continuâmes la conversation de la veille. Elle me raconta son enfance dans une petite ville portuaire du Rhode Island où tout le monde parlait le portugais plus souvent que l'anglais. Puis elle me confia qu'elle n'avait plus envie de fréquenter Nat. Le destin m'appelait à être le prochain élu. Nous fîmes l'amour comme si Dieu nous avait donné le mandat d'inventer la sexualité humaine. Vers vingt et une heures, Alice m'annonça :

— Il faut que je parte maintenant.

— Pourquoi ? Je veux que tu passes la nuit avec moi ! dis-je.

— Il y a un petit aspect de ma vie que je t'ai caché, m'expliqua-t-elle. Je suis encore patiente au Mass Mental. On me donne la permission d'aller travailler au McLean le jour, mais je suis obligée de passer la nuit au Mass Mental. Infirmière psychiatrique de jour, patiente psychiatrique de nuit ! Si je n'arrive pas avant dix heures, le Mass Mental avertit la police et c'est la fin des haricots.

C'est ainsi que je passai ma première nuit avec Alice sans Alice.

En avril, Alice obtint la permission de quitter le Mass Mental. Elle proposa de venir vivre avec moi. Je l'invitai à s'installer, mais elle ne tolérait pas mes colocataires. Elle avait déjà trouvé un autre appartement où nous pourrions vivre en amoureux, dans un secteur encore plus misérable que notre bidonville afro-américain. En fait, elle voulait avoir mes meubles avec ma personne en prime.

Nous nous installâmes dans un vieil appartement de quatre pièces délabrées. Je transportai ma table, mes quatre chaises, mon matelas, mon bureau et mon tourne-disque. Tout allait bien. Je terminais mes études à Harvard, conduisais un taxi deux jours par semaine et préparais ma prochaine vie, européenne et de polyglotte. Alice savait que je voulais fuir les États-Unis et ses multiples problèmes guerriers, sociaux, politiques et culturels. Je lui avais dit que ce n'était qu'en Europe que je pourrais « pratiquer mes langues » et que j'avais déjà un emploi à Liverpool. Elle

savait depuis le tout début que notre amour ne pouvait être qu'éphémère. Un amour d'une année, une première nuit et une dernière nuit prévues d'avance.

Je passai mon dernier jour aux États-Unis en conduisant mon taxi. Je rentrai à l'appartement tard le soir et vis dans la première pièce des chaussures d'homme qui n'étaient pas les miennes. Alice avait décidé de célébrer mon départ par des ébats extatiques avec un autre. Dans la deuxième pièce, je découvris le pantalon et la chemise de mon remplaçant. En ouvrant la porte de la troisième pièce, je vis un grand Afro-Américain dormant près de la femme avec qui j'avais passé une année d'amour. Je n'eus guère le choix. Je me couchai avec lui et Alice. Sur mon matelas, Alice dormit entre ses deux hommes.

Le nouveau soupirant s'éclipsa de très bonne heure. Je ne pus donc échanger les mots gênés que deux amants de la même femme doivent choisir avec délicatesse. C'était poli de sa part, de m'épargner cette tâche. Alice s'empressa de m'apprendre que ce grand homme d'ébène n'était pas n'importe quel voyou du quartier mais plutôt un étudiant d'un programme doctoral en droit international de l'Université Harvard. Devais-je la féliciter ? Ses chances de garder un tel trophée étaient minces. Une autre question me hantait : pourquoi n'avait-elle pas attendu avant de me remplacer sur mon matelas ? J'aurais été en Angleterre et n'aurais rien su.

Alice partit travailler à l'hôpital. La stratégie à suivre était évidente. De l'autre côté de la rue, il y avait un centre communautaire pour les prolétaires et les chômeurs noirs du quartier. J'y allai et tombai sur un étudiant en théologie. Je lui dis : « Ce soir je pars pour Londres. Je quitte les États-Unis pour toujours. J'aimerais donner mes meubles aux Noirs de notre quartier. » En une heure, trois jeunes Noirs vidèrent mon appartement.

Je pris l'avion. Par le hublot, je regardai Boston, la ville où a vécu ma famille depuis le XVIIe siècle, disparaître dans les nuages. Les vingt-deux ans de ma vie américaine étaient une suite d'humiliations et d'injustices. Ma dernière nuit avec Alice était la mauvaise fin d'un film comique. Je riais en pensant à sa réaction lorsqu'elle rentrerait dans l'appartement vide.